

*Claude Sintès, Umberto Utro*

*Rome et Arelate, un lien qui traverse toute l'Antiquité*

Si l'image de « collections qui dialoguent » est pertinente, c'est bien avec Arles et Rome qu'elle trouve tout son sens ! La petite cité provençale va en effet entretenir au long de son histoire antique une relation spéciale avec l'*Urbs*, au point qu'au IV<sup>e</sup> siècle le grand poète Ausone qualifiera Arles de *Gallula Roma*, la petite Rome des Gaules.

Ces liens privilégiés commencent dès l'époque des guerres civiles, moment où Jules César fait construire en 49 av. J.-C. dans les chantiers navals d'Arles, douze bateaux de guerre qui lui sont livrés dans le temps extraordinairement bref d'un mois, d'après les sources. Après sa victoire, César confisque les biens de Marseille et en attribue les terres à la toute nouvelle colonie d'Arelate (sans doute en 45 av. J.-C.). Cette création administrative appelée « déduction » (installation d'une colonie sur un territoire conquis) permettait de récompenser les Arlésiens qui avaient fait le « bon choix », tout en châtiant les Marseillais favorables à Pompée. Elle était aussi, comme le souligne le chercheur Pierre Gros, une solution pratique à un problème majeur de César à la fin des guerres civiles, celui de la démobilisation de ses fidèles soldats. C'est donc en partie pour leur donner des terres qu'il installa les vétérans de la VI<sup>e</sup> légion dans la nouvelle colonie, et procéda à une cadastration et à une mise en culture des terres de ce territoire exceptionnellement vaste.

La colonie nouvellement fondée jouissait du très envié statut de *droit romain*, synonyme d'avantages commerciaux et juridiques, alors que les cités voisines (comme Avignon, Aix ou Nîmes) répondait au *droit latin* moins favorable.

En raison des troubles liés à l'assassinat de César en mars 44 av. J.-C., peu de temps après la fondation, c'est seulement sous son fils adoptif Octave (devenu Auguste en 27 av. J.-C.) qu'ont débuté les travaux de la nouvelle colonie, baptisée *Colonia Julia Paterna Arelate Sextanorum*. Avec le théâtre et le forum aux décors marmoréens très précoces pour la Gaule, on comprend le souci qu'avait le pouvoir en place de faire d'Arles

Entre Arles et Rome : les reliques de saint Césaire, trésor de la Gaule paléochrétienne

Copie en marbre du bouclier votif  
Arles, Musée départemental Arles antique

une vitrine de la romanisation. Il n'est pas innocent non plus qu'Arles conserve la seule copie du bouclier votif offert à Auguste par le Sénat et le peuple romain, hommage solennel décerné à ses vertus civiques (Fig. 1). L'original, sans doute en bronze doré, était exposé dans la Curie tandis que celui d'Arles, érigée en 26 av. J.-C., ornait le forum. Sa présence est parfois liée à la venue d'Auguste à Arles, ce qui n'est pas sûr, mais elle donne un signe rare des liens politiques liant la petite Rome à la grande.

La suite est plus conforme à ce que l'on connaît dans d'autres cités gauloises avec la parure urbaine qui se complète de thermes, d'un cirque, de quartiers périphériques et de nécropoles... L'essor de la ville et de ses habitants dure au moins jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle, avant des destructions massives, parfois violentes, dont l'interprétation demeure délicate et qui peuvent être datées des années 260-275.

Ces événements, quelles qu'en soient les causes, n'ont cependant pas longtemps affecté Arles, qui renoue avec Rome une relation privilégiée. Dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, elle tient une place décisive dans la géopolitique de l'empire comme on peut le voir à la lecture des articles qui composent ce catalogue.

Pour l'histoire chrétienne, la prospérité économique de la ville et son importance trouvent un éclatant témoignage avec la profusion et la qualité des sarcophages paléochrétiens découverts dans le sol arlésien, datables surtout du dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle. Le grand savant F. Benoit, pensait que cette floraison pouvait s'expliquer par le rôle politique joué par la cité rhodanienne à partir de Constantin. Deux cimetières chrétiens étaient fondés à Arles, l'un sur le lieu du martyre de saint Genest, au faubourg de Trinquetaille, l'autre à l'emplacement de sa sépulture, aux Alyscamps (Fig. 2). C'est de ces deux cimetières, le second plus riche que le premier, que proviennent les sarcophages chrétiens conservés au musée d'Arles. La plastique de ces sarcophages est essentiellement romaine, les plus anciens ayant été importés depuis les ateliers de l'*Urbs* et datant de l'époque constantinienne (313-337).

Cette prééminence et cette prospérité vont pousser les évêques arlésiens à revendiquer une autonomie vis-à-vis des cités voisines, qu'il s'agisse de Marseille ou de Vienne. Tout au long du V<sup>e</sup> siècle, des évêques comme Hilaire ou Ravennius ont, avec plus ou moins de succès, lutté pour l'obtenir. La suprématie de l'Église arlésienne ne sera acquise cependant qu'en 513, quand l'évêque Césaire (502-542) reçoit, de la main du pape Symmaque, le pallium symbolique : c'est tout l'objet de cette exposition.

L'église Saint-Césaire à Arles

### *Rome et Arles dans l'histoire de la sculpture funéraire paléochrétienne*

Les Musées du Vatican abritent la plus grande collection de témoignages des premiers siècles du Christianisme, divisée aujourd'hui en deux « musées ». Le premier est le Musée chrétien (ou Musée sacré), fondé en 1756 par le pape Benoît XIV au sein de la Bibliothèque Vaticane. Il accueille dès sa création quelques très importants ensembles d'objets retrouvés dans les catacombes romaines depuis le XVI<sup>e</sup> siècle : des verres dorés aux lampes à huile, aux ivoires, jusqu'aux inscriptions et aux nombreux sarcophages historiés. Ces derniers ont été déplacés en 1854 dans le grand musée d'antiquités chrétiennes créé par Pie IX dans le Palais du Latran et intitulé, de son nom, Musée Pie chrétien. Il fut aménagé par Giuseppe Marchi et Giovanni Battista de Rossi, qui

Entre Arles et Rome : les reliques de saint Césaire, trésor de la Gaule paléochrétienne

a

b

s'occupa en particulier du Lapidaire chrétien. Arrivèrent alors au Latran d'autres inscriptions et sarcophages provenant d'églises romaines, ainsi que de sites de fouilles où de Rossi travaillait ces années-là. La collection se développa jusqu'à ce qu'elle soit déplacée en 1963 dans le nouvel édifice du Vatican, à la demande de Jean XXIII.

On constate des parcours semblables, d'acquisitions et de transferts, pour les sarcophages retrouvés dans les cimetières paléochrétiens d'Arles et dans ses églises, où ils ont d'ailleurs été exposés longtemps (certains exemplaires exceptionnels enrichissent encore la cathédrale d'Arles), tandis que d'autres passèrent par des collections privées, jusqu'aux récentes fouilles de Trinquetaille qui ont permis de dégager une série de pièces d'importance extraordinaire. Le Musée d'Arles les accueille actuellement dans une galerie moderne et suggestive, qui rappelle celle qu'avait projeté l'atelier Passarelli pour les sarcophages du Musée Pie chrétien (Figs. 3 a-b).

Celui-ci en possède deux cent quinze, y compris les fragments, tandis que le Musée d'Arles en abrite quatre-vingt-cinq : ce qui veut dire trois cents des sarcophages de l'Antiquité tardive et paléochrétiens connus dans le monde, un chiffre à laquelle aucune autre collection peut s'approcher... Par leur nombre déjà, ils sont indispensables pour définir une histoire de la sculpture funéraire paléochrétienne et en particulier de la production romaine de ces pièces, qui de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle à la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, vit sortir d'ateliers de marbriers extraordinairement spécialisés un si grand nombre de ces sépultures privilégiées, témoignages, on peut estimer, de la diffusion croissante du *credo* chrétien parmi les classes les plus aisées de la société impériale, surtout après la Paix de Constantin en 313.

Si, pour l'étude de cette histoire, la collection du Musée Pie chrétien peut naturellement s'intégrer aux autres collections romaines, de celles des Grottes Vaticanes et du Camposanto Teutonico jusqu'à celles des cimetières suburbains (St. Sébastien et St. Calixte *in primis*) et des autres musées de la ville (Musée National Romain et Musées du Capitole), la collection du Musée d'Arles doit elle aussi être approchée aux importantes collections de la cathédrale St. Trophime d'Arles et des autres centres provençaux (la basilique St. Victor à Marseille, St. Maximin à St. Maximin-la-Ste.-Baume, les musées et les églises de Nîmes) ou, en dehors de Provence, des musées et des églises de Narbonne. Les sarcophages « romains » de la Gaule ancienne permettent d'évaluer la diffusion capillaire de splendides pièces manufacturées de l'*Urbs* sur la route maritime et fluviale entre le *Mare nostrum* et le Rhône, qui devint une des principales voies commerciales (et culturelles) de l'Empire.

Les galeries de sarcophages  
au Musée de l'Arles antique et dans le  
Musée Pie chrétien

a

b

Le sarcophage de La Gayole  
(Brignoles, Musée du Pays Brignolais, inv. 312)  
et le sarcophage du Vatican dit « de la via  
Salaria » (Musées du Vatican, inv. 31540)

Les échanges de connaissances et d'études entre les Musées du Vatican et celui d'Arles permettront d'approfondir cette piste de recherche et d'autres encore. Et ils donneront l'occasion aux visiteurs d'approfondir, dans cette réciprocité, les trésors qu'ils renferment, les invitant à une vision qui embrasse les deux collections, deux collections réellement *complémentaires*, qui s'enrichissent réciproquement et permettent de suivre cette histoire de la sculpture, au regard d'une grande partie de ses chefs-d'œuvre.

Cette complémentarité des deux collections part en réalité d'une absence : celle de monuments antérieurs à la Paix de Constantin dans le Musée d'Arles, si ce n'est un sarcophage du III<sup>e</sup> siècle orné d'une *pietas* et d'un berger (Gaggadis-Robin 2005, n° 30), de pertinence chrétienne incertaine – comme c'est souvent le cas pour les sarcophages de cette

Sarcophages  
Musée Pie chrétien

Sarcophages  
Musée Arles antique

période du Musée Pie chrétien. La Provence possède en réalité – tel que document exceptionnel – un des sarcophages préconstantiniens les plus connus, celui de La Gayole (*Rep* III, 197). Conservé dans la petite ville de Brignoles, non loin d'Arles, au-delà d'Aix et de St.-Maximin, celui-ci fut vraisemblablement produit dans un atelier très à la page de la Gaule, vers 260, précisément en ces années où un atelier romain réalisait le sarcophage dit « de la via Salaria » du Musée Pie chrétien (*Rep* I, 66) ; ces deux exemplaires présentent ces figurations symboliques (le berger criophore, la *pietas*/orante, les personnages en attitude sapientiale) communes à l'imaginaire des païens et des chrétiens, qui accompagneront dès lors les premières scènes bibliques chrétiennes sculptées dans la pierre (sarcophage romain de S. Maria Antiqua : *Rep* I, 747) (Figs. 4 a-b).

Le schéma présenté en ces pages (Fig. 5) montre précisément l'importance numérique de ces sarcophages préconstantiniens dans la collection vaticane (avec d'autres exemples célèbres, comme le sarcophage polychrome « à grandes pastorales », *Rep* I, 1, le sarcophage « de Jonas », *Rep* I, 35, ou la « statuette » du Bon Pasteur, exposée ici, cat. 2) et leur absence dans la collection d'Arles.

On assiste en général à une certaine disparité au début aussi de l'époque constantinienne : après la Paix de Constantin, là où des scènes chrétiennes apparaissent immédiatement sur les sarcophages figurés à Rome, les classes aisées d'Arles, principales destinataires de ces pro-

Schéma avec la distribution  
chronologique approximative des  
sarcophages des deux Musées

Entre Arles et Rome : les reliques de saint Césaire, trésor de la Gaule paléochrétienne

Les deux sarcophages « dogmatiques »  
du Vatican et d'Arles  
(Musées du Vatican, inv. 31427 ;  
Musée de l'Arles antique, inv. PAP.7400.1)

a

b

duits de luxe, en accueilleront l'usage dans les phases plus avancées de l'époque constantinienne, dans le deuxième quart du IV<sup>e</sup> siècle. Parmi les premiers exemples de sarcophages « à frise continue » arlésiens, on remarquera le très beau sarcophage orné d'une scène de *proskynesis* rendue à une figure déjà « impériale » du Christ (*Rep* III, 32), indice des nouveaux goûts iconographiques qui touchent l'art chrétien au lendemain de la Paix de Constantin ; ainsi que celui qui présente des figures



a

Les deux sarcophages à colonnes  
ornés du Christ et des apôtres  
(Musée de l'Arles antique, inv.  
FAN.92.00.2486 ; Musées du Vatican  
inv. 31475) et, dans le détails, les scènes  
de la multiplication des pains et de la  
prédiction du reniement

b

c

d

de berger et d'orant (absents du répertoire figuratif constantinien) qui s'attardent, après quelques années, sur un autre sarcophage fragmentaire (*Rep* III, 33).

Sont bien représentés proportionnellement dans le Musée d'Arles, comme on le disait, les sarcophages de l'époque constantinienne de la maturité (deuxième quart du IV<sup>e</sup> siècle), notamment certains exemplaires splendides à frise continue et à double registre, souvent avec des iconographies originales.

Parmi ceux-ci s'impose la comparaison déterminante entre le sarcophage *dogmatique* des Musées du Vatican (*Rep* I, 43) et celui également nommé au Musée d'Arles (*Rep* III, 38), avec les deux célèbres scènes de la création, prises du récit de la Genèse à la lumière de la christologie du

a

b

Deux sarcophages de la *Traditio Legis*  
du Musée Pie chrétien et du Musée d'Arles  
(Musées du Vatican, inv. 31487  
Musée de l'Arles antique  
inv. FAN.92.00.2487)

Concile de Nicée de 325, qui affirme la médiation du Verbe dans la création et sa consubstantialité au Père (Figs. 6 a-b). On remarquera aussi les ressemblances entre deux sarcophages de la moitié du IV<sup>e</sup> siècle des deux collections, où la présentation hiératique entre des colonnes du Christ parmi les apôtres (six, en réduction du nombre douze) s'enrichit, avec une idée raffinée, des épisodes de la multiplication des pains et des poissons (*Rep* III, 61) et de la prédiction du reniement de Pierre (*Rep* I, 53) (Figs. 7 a-d).

C'est dans la deuxième moitié du siècle que le rapport proportionnel de la consistance des deux collections « en dialogue » s'inverse sensiblement. Il est toujours vrai que les sarcophages des Grottes Vaticanes compensent en partie cette carence relative de sarcophages du IV<sup>e</sup> siècle plus mûr dans le Musée Pie chrétien. Mais ce qui frappe avant tout, en dehors des simples chiffres, c'est la qualité considérable des exemplaires arlésiens, importés en si grand nombre d'ateliers romains de tout pre-

a

b

mier plan. Signalons la comparaison entre le sarcophage inachevé de la *Traditio Legis* du Vatican (*Rep I*, 58) et celui qui s'en rapproche, mais de meilleure facture, d'Arles (*Rep III*, 53), orné d'une scène non fréquente, le lavement des pieds de Pierre (Figs. 8 a-b) ; ou encore la comparaison typologique des « sarcophages du passage de la mer Rouge », entre l'exemplaire du Vatican (*Rep I*, 64) et les deux sarcophages complets du Musée d'Arles (*Rep III*, 43-44), qui s'ajoutent au magnifique exemplaire de la cathédrale Saint-Trophime (*Rep III*, 119) (Figs. 9a-b). On remarquera enfin l'association intéressante entre un fragment provenant des dépôts du Musée Pie chrétien (*Rep I*, 81) et le petit sarcophage réutilisé pour enfermer les reliques de Césaire, qui est exposé ici (cat. 20) (Figs. 10 a-b), exemplaire mineur des nombreux sarcophages tardifs de la collection d'Arles, ornés d'images vénérées et isolées du Christ et des saints (contemporaines de celles des verres dorés : cfr. cat. 4), reflet de cette dévotion de toute l'Église de l'Antiquité à l'égard de ceux qui ont rendu un témoignage, par le martyre ou la confession de leur foi, au Christ et à son Évangile.

Le sarcophage « de la mer Rouge »  
du Vatican et un de ceux du Musée de l'Arles  
antique (Musées du Vatican, inv. 31434  
Musée de l'Arles antique, inv. FAN.92.00.2495)

Entre Arles et Rome : les reliques de saint Césaire, trésor de la Gaule paléochrétienne

a

b

Fragment de sarcophage  
avec personnage vénéré  
(Musées du Vatican, inv. 31372)  
et détail du sarcophage d'Arles, cat. 20

*Scripta manent... Un lien « signé » en accord*

Ce sont ces liens, si étroits et si anciens, qui vont amener les Musées du Vatican (plus exactement son département des antiquités chrétiennes, qui comprends le Musée Pie chrétien et les deux Lapidaires chrétien et hébreux) et le Musée départemental Arles antique, à souhaiter faire dialoguer leurs collections grâce à une convention de partenariat. Les deux établissements se proposent à travers elle de favoriser des actions diverses. Tout d'abord les prêts croisés d'œuvres, tant leur proximité est grande : pour la première fois depuis l'antiquité des sculptures funéraires issues du même atelier pourront être étudiées par les

spécialistes côte à côte et admirées par le public. Il s'agit aussi de favoriser les contacts entre spécialistes grâce à l'expertise en matière de restauration d'œuvres, la réalisation de colloques et réunions scientifiques et leur aboutissement logique avec la réalisation de publications. Les publics ne seront pas oubliés avec le développement d'actions culturelles, pédagogiques et médiatiques : la complémentarité est bienvenue entre un musée de capitale, recevant six millions de visiteurs, et un musée de province à la fréquentation moindre mais à l'expertise reconnue. Enfin cette collaboration donnera lieu à l'organisation d'expositions temporaires communes ou séparées au sein des locaux du Musée Pie chrétien et de ceux du Musée départemental Arles Antique.

Il a semblé aux deux équipes, dont la complicité chaleureuse croît de jour en jour, que la première exposition devrait avoir une portée symbolique. Et quel plus bel exemple pouvait en être donné avec cet hommage à Césaire d'Arles, grand humaniste, grand saint, grand savant, qui en son temps fit le voyage depuis Arles et fut distingué à Rome par le pape Symmaque et à Ravenne par le roi Théodoric... Bon voyage encore, dans ses empreintes, à nous tous !